

Les Mystères de la coiffe de Plougastel



Elisa DOUILLARD
Cercle celtique Bleuniou Sivi
Festival De Cornouaille 2022

Sommaire

Introduction.....	3
I Entre complexité et savoir-faire.....	4
I.1 Les cinq éléments : sous une apparente simplicité se cache une grande complexité....	4
I.2 La pose de la coiffe.....	6
II L'histoire de la coiffe.....	8
II.1 D'hier à aujourd'hui.....	8
II.2 Les différentes occasions de porter la coiffe.....	13
II.3 Et aujourd'hui, que suis-je devenue ?.....	16
III L'entretien, un précieux héritage.....	17
III.1 Le lavage.....	17
III.2 L'amidonnage.....	19
III.3 Le repassage.....	19
III.4 Le pliage.....	20
III.5 Le rangement.....	21
Conclusion	22
Remerciements.....	23
Sources.....	24

Introduction

L'originalité du costume de Plougastel, c'est d'abord d'être le costume d'une commune, alors, sa coiffe a aussi la particularité d'être celle d'une seule paroisse. En choisissant de présenter mon dossier sur le thème de la coiffe de Plougastel, mon souhait était de hiérarchiser et de regrouper toutes les informations existantes en allant également à la recherche de nouveaux témoignages.

En effet, il existe de nombreuses études du costume, mais les informations concernant la coiffe étaient peu nombreuses et parfois imprécises. Il est vrai que dans chaque témoignage, chaque ressource on ne retrouve que quelques lignes sur la coiffe à différentes époques ou circonstances.

Lors de mes recherches j'ai également rencontré des personnes très intéressantes, des témoignages passionnants, voire émouvants ; j'ai notamment retenu cette phrase de Anne-Marie Le Gall, qui me reste en tête : « La coiffe parle... »

Et c'est vrai que si l'on veut l'écouter, ou plutôt l'observer, la coiffe a beaucoup à nous conter.

La coiffe parle

Je suis très vieille, il paraît que l'on m'a aperçue pour les premières fois au X^{ème} siècle, alors vous pensez bien que ma mémoire me fait parfois défaut, et j'ai également quelques incertitudes mais je vais vous raconter...

I Entre complexité et savoir-faire

I.1 Les cinq éléments : sous une apparente simplicité se cache une grande complexité

Je suis constituée de nombreuses pièces d'un pliage délicat, reliées les unes aux autres par des épingles.

Je suis composée de cinq éléments :



1. Le bonned bleo que l'on pose sur les cheveux.
2. Le bourledenn, pièce rigide recouverte par le bonned bleo.
3. La dalgen, long ruban d'environ 2m40 de long qui, fixant le bonned bleo et le bourledenn, maintient l'ensemble en place.
4. La taledenn (sous-coiffe) est fixée au bourledenn et qui, une fois rabattue, recouvre toutes les pièces précédentes.
5. Ar c'hoef, la coiffe proprement dite, qui se pose par dessus le tout.

Le **bonned bleo** (bonnet de cheveux) est composé de deux pièces de cotonnade à fleurs, rayures, ou autres dessins, cousues l'une à l'autre. Elles ne sont pas nécessairement taillées dans le même tissu. Toutes deux sont rectangulaires, l'une a un lacet coulissant.

Le **bourledenn** est une petite pièce de zinc dont la forme évoque celle de la valve supérieure de la coquille Saint Jacques, autre emblème de la presqu'île. Il mesure actuellement huit centimètres dans sa plus grande longueur et neuf centimètres dans sa plus grande largeur. Il est percé de trois trous ovales, l'un horizontal en bas de l'arrondi, les deux autres verticaux sur les côtés. Ces trous servent à épingler la taledenn sur le bonned bleo autour du bourledenn. Il était autrefois beaucoup plus grand, et il me semble qu'il était fait de bois.

Le **montage du bonned bleo** : La première opération, effectuée sur les genoux consiste à enfermer le bourledenn dans la partie arrière du bonned bleo. Le bourledenn est placé sous l'étoffe dans la partie supérieure de la pièce de tissu. On rabat ensuite sur lui la moitié inférieure du tissu en tendant bien celui-ci sur l'arrondi du bourledenn, puis on noue le lacet. La pièce de zinc est alors

enfermée dans un petit sac qui épouse soigneusement sa forme. C'est sur le bourledenn recouvert du bonned bleo que se fixera la sous-coiffe ou la taledenn.

La taledenn : sa taille varie selon les époques et mesure à minima 50cm sur 20cm. Elle est entièrement blanche, et est composée de deux rectangles assemblés entre eux. Le premier rectangle, celui qui est placé en haut, est de tissu plein et solide ; c'est lui qui sera fixé sur le bourledenn au moyen d'épingles. L'autre rectangle est en toile légère brodée ou unie, en tulle ou en dentelle. Mes dimensions réduites aujourd'hui, laissent apparaître cette partie de la taledenn. Les rubans, qui attacheront la taledenn en passant sous le menton, sont fixés par une extrémité sur la ligne de couture des deux pièces, traversant la partie légère à laquelle ils sont finement cousus et ne devenant libres qu'après en avoir franchi le bord.

La coiffe : Dans la coiffe proprement dite on retrouve le kern, qui se trouve sur ma partie arrière. Cette partie est cousue perpendiculairement à mon autre partie qui recouvre le crâne. Elle est entièrement plissée dans le sens de la hauteur. Les plis, très fins sont maintenus en place par quatre ou cinq fils horizontaux. Je suis toujours composée de deux ailes. Ailes qui, suivant les époques ne seront pas de même taille. Plus les années vont passer, plus celles-ci vont diminuées. Une fois pliées, elles sont rabattues sur le kern. Alors on retrouve les rubans flottant sur les côtés. Mais à quoi servent-ils ? Voici un de mes nombreux mystères. Dans mes souvenirs, ils ont toujours été au vent. On peut notamment le remarquer sur les iconographies de Lalaisse. Je ne me souviens plus, si, au départ mes rubans avaient un aspect pratique qui ne serait devenu que fantaisie ? Je n'arrive pas à me souvenir de leur utilité s'ils en ont eu une. Il est vrai que l'on peut alors se demander pourquoi sont-ils présents ? Et pourquoi à ce niveau-là ?

I.2 La pose de la coiffe

Comment une Plougastelenn se coiffe-t-elle ?

La plougastelenn commence par brosser sa chevelure de façon à la faire retomber en arrière. Puis au moyen d'un **peigne semi-circulaire**, celle-ci tire ses cheveux du front vers l'arrière pour venir poser le peigne sur le haut du crâne. Une nouvelle fois, ma mémoire me faisant défaut, je suis incapable de me souvenir à partir de quand les femmes ont-elles commencé à fixer un peigne avant de me poser sur leur tête. Je ne peux pas en avoir la certitude qu'elles l'aient fait de tout temps.



Vient alors la pose du **bonned bleo** auquel, par le **bourledenn**, est attachée la **taledenn**. Cette dernière sera alors momentanément retournée les lacets enfermés à l'intérieur. La partie de coton du **bonned bleo** est alors placée sur le dessus de la tête, et les rubans de couleur verte, rouge, violine ou noire sont noués au-dessus de l'oreille gauche ou droite. Cela dépend de chacune, notamment si la plougastelenn est droitnière ou gauchère.



La femme divise alors sa chevelure en deux. Puis elle remonte chacune des deux parties et les enroule autour du **bourledenn**. Le tout n'est pour le moment pas encore bien maintenu. Vient alors la pose de la **dalgenn**.



A cette étape de la coiffure, la plougastelenn enroule tout autour de son crâne un long ruban appelé **Dalgen**, qui est très fortement serré puis fixé à l'aide d'épingles.



La **Taledenn** est alors soigneusement retournée et ramenée en avant de façon à recouvrir tous les éléments précédents. Une épingle est piquée à l'arrière pour fixer les deux angles inférieurs. Puis deux autres pour remonter jusqu'en haut du crâne tout le long de la taledenn. Les deux rubans de celle-ci se nouent du même côté que ceux du bonned bleo. Encore une fois je ne me souviens plus si la taledenn a toujours été de cette forme. Je me demande si à l'origine ma taledenn n'était pas qu'un bonnet de propreté sous la coiffe comme ailleurs en Bretagne. Les cheveux seraient alors peut-être remontés en chignon en dessous... Mais j'ai peut-être toujours été de cette forme rectangulaire que l'on connaît aujourd'hui.



Vient enfin le moment où l'on va me poser par dessus le tout. J'ai préalablement été pliée et il suffit maintenant à la Plougastelenn de m'épingler au dessus de tous les autres éléments. Mais j'ai bien conscience que cette étape n'est pas la plus simple. Il faut que je sois parfaitement ajustée. Trois épingles pour me fixer : l'une devant, les deux autres latéralement sur mon bord inférieur me fixent à la taledenn. C'est le bourledenn qui, une fois bien repoussé me maintient bien plate et assure la rigidité de ma partie arrière appelé le Kern.



Croquis réalisés par Antoine Tanguy—Ac'h, 2022

Si j'épousais autrefois la forme de la tête et que mes larges ailes tombaient dans le dos de la Plougastelenn, je pointe aujourd'hui au sommet du crâne et dégage largement les cheveux des femmes.

II L'histoire de la coiffe

II.1 D'hier à aujourd'hui

« La coiffe bretonne s'est créée à la fin du X^{ème} siècle. Elle était exclusivement portée par la femme paysanne. Le type primitif de la coiffe a été créé par l'adjonction de la « cuculle » et du voile auquel on a donné une forme plutôt romanesque. C'est vers la fin du XI^{ème} siècle qu'ont eu lieu les transformations qui ont déterminé les principaux types de coiffes bretonnes. » Extrait du bulletin de la société archéologique du Finistère. Tome 39. 1912

Personnellement mes plus lointains souvenirs remontent vers 1830, et jusqu'aux années 1960 je n'ai jamais cessé d'évoluer lentement et de façon permanente mais sans jamais subir de transformation. René Yves Creston dira de moi « Les femmes de Plougastel ont su avec un rare bonheur et un sens esthétique remarquable innover tout en respectant la tradition. »

Ma plus ancienne représentation que je peux vous présenter est la gravure de Paul Gavarni de 1834 où l'on me voit de face et de dos. Mes ailes sont déjà repliées mais mes deux rubans n'y sont pas.

Paysan de Plougastel, Dessin de Gavarni, 1834



"Marchands de Plougastel au port de Brest", Lithographie de Michel Le Tendre

En 1843 on peut bien m'observer sur la lithographie d'Hippolyte Lalaisse. Je suis très grande et recouvre toute la tête y compris les oreilles.

"Femmes de Plougastel", dessin d'Hippolyte Lalaisse, 1842



Je ne laisse rien voir de la sous-coiffe qui pourtant est la seule pièce ouvragée. Les ailes, bien que repliées sur leur longueur descendent malgré tout jusqu'au milieu du dos et dépassent le sommet de la coiffe. De la pliure des ailes à la taille, un lacet plus fin flotte librement. Dépliée je descend jusqu'au bas des reins. On y recense ma taille maximale, le bandeau atteint 1,30m de long sur 16cm de large. Par la suite, je ne vais jamais cesser de diminuer...

Charles Le Goffic dans son ouvrage « Au pays de fraises » précise même « *Il ne faut pas moins de deux mètres d'étoffe pour la confection de cette belle coiffe, dont on ne peut mesurer l'amplitude qu'une fois dépliée et qui est le grand luxe des Plougastelloises.* »

A cette époque je suis en lin grossier pour le travail et en toile fine pour les cérémonies.

Sur la peinture de Louis Caradec qui représente le Pardon des oiseaux à la chapelle Saint Jean vers 1850, on constate que j'ai déjà évolué : je diminue. En effet, sur la femme au premier plan je suis encore grande et ample, alors que sur la tête des jeunes filles du second plan, mes ailes dépassent de peu les épaules.



"Le Pardon des Oiseaux", peinture de Louis Caradec



L'entrée du cimetière, photo de Charles Paul Furne, 1857

En 1857 voici une de mes premières photos réalisées par Charles Paul Furne devant l'entrée de l'ancien cimetière, et l'on peut me voir portée pliée par les deux femmes qui se tiennent debout et je suis dépliée sur la femme agenouillée, sûrement car elle est en deuil. Mes ailes reviennent sur l'avant et montrent bien toute l'ampleur que j'ai à cette époque.

Photographie d'Emile Mage, 1870

1890 c'est le temps du renouvellement partiel, le temps d'enrichissement. Mes ailes repliées effleurent les épaules mais le visage reste entièrement entouré de toile blanche.

En 1900, pour les cérémonies de mariage, je déploie mes ailes. Elles sont donc dépliées et tombent sur les épaules. Je suis en tissu blanc et plein.



1910, mon évolution se poursuit et va même s'accélérer. Je suis toujours constituée en lin ou en coton, mais la sous-coiffe est désormais en organdi brodé et bordée de dentelles pour les plus anciennes.

1920. Pour les jeunes filles je ne descends pas plus bas que les oreilles et mes proportions réduites laissent désormais voir les cheveux au dessus du front. Mais je continue à recouvrir entièrement la sous-coiffe qui reste totalement cachée.

En 1923, à Plougastel 100 % des hommes et des femmes portent le costume (comme dans les îles de Ouessant, de Sein...), alors qu'à Brest seulement 20 % des femmes portent encore le costume traditionnel et 5 % en pays nantais.

Les plougastelenn, après les deuils de la Première Guerre mondiale délaissent la couleur et portent du noir, jusque là réservé au deuil. N'ayant plus à leur disposition la variété des couleurs, elles ont dû faire preuve de créativité et de beaucoup d'imagination pour se distinguer, et j'en fais partie. Ce que le costume perd en couleur, il le gagne en décoration.



Couple de mariés 1920, collection familiale

1930 : C'est le temps du changement accéléré lié à plusieurs facteurs majeurs comme :

- le temps de l'après guerre
- la construction du pont Albert Louppe qui permet de relier Plougastel à Brest et donc de découvrir de nouveaux marchés, de nouveaux commerces
- l'influence de la mode par les journaux

Avant cela, les costumes étaient confectionnés à la campagne, dans les maisons où dans chaque famille ou presque, on trouvait toujours une couturière. Mais désormais les maisons de confection du bourg jouent un rôle important dans mon évolution en proposant des choses nouvelles en matière de tissus, de dentelles, de rubans...

C'est à ce moment que je vais apparaître à l'occasion des cérémonies entièrement en dentelle, ou en tissu très fin, voire en tulle brodé qui est très à la mode dans la presqu'île. Jusqu'à présent mon évolution se traduisait uniquement par la diminution des mes ailes, mais désormais mes proportions vont également se réduire. Je m'allège beaucoup et certains disent de moi que ce que je gagne en grâce et légèreté, je le perds en austérité ; mais mes formes sont quasiment immuables.

Le visage des femmes se dégage et les cheveux, qu'il n'était pas modeste de montrer auparavant, sont désormais visibles sur le haut du front mais également très légèrement au dessus des oreilles. La taledenn, autrefois dissimulée est devenue peu à peu un élément décoratif important de l'ensemble.

1930 est une année importante pour moi... C'est l'année où je suis abandonnée au quotidien. Pour le travail dans les champs mais également pour les travaux journaliers, les femmes ne me portent plus.

Elles restent en sous-coiffe, en taledenn. Bien sûr le dimanche et les jours de cérémonie je peux toujours me pavaner, tout comme dès lors que les femmes quittent la maison pour aller au bourg les jours de marché ou autre.



Couple de mariés, 1930



Femmes de Plougastel en distraction le dimanche après-midi

Dans les années 1940 je raccourcis encore, ce qui fait que sur la tête des jeunes filles, mes dimensions sont si réduites qu'au lieu d'emboîter le crâne, je me dresse en l'air au sommet de la tête, découvrant largement la sous-coiffe ainsi que les cheveux, toujours sévèrement tirés.



Jeune fille de Plougastel, collection familiale

Les cheveux justement... qui n'étaient pas dévoilés il y a encore quelques années, ont été « libérés » en 1944-1945. En effet en temps de guerre difficile, les jeunes filles m'ont complètement délaissée en semaine et étaient « en cheveux » afin de me préserver pour les sorties au bourg.



Couple de Plougastel au travail dans les champs de fraises

Dans les années 1950 ; les pénuries subies dès le début de la guerre ont marqué ma dernière phase d'évolution. Je me rapetisse encore et c'est ainsi que l'on ne peut qu'admirer l'ingéniosité des couturières et des repasseuses qui, au cours des années, ont su me modifier sans jamais transformer ma forme originelle.

C'est ainsi qu'en 1960 je mesure moins de 30cm. C'est là que les dernières jeunes filles me portent au quotidien à partir de leurs 14 ans. Souvent elles m'abandonnent vers l'âge de 20 ans pour ne plus me porter qu'occasionnellement pour des pardons, des mariages et surtout leur propre mariage.



Couple de mariés en 1950, collection familiale

Mais certaines finiront également par me délaisser, souvent en lien avec un autre événement de leur vie... C'est l'exemple de Jeanne Le Gall qui me quitta à l'âge de 35 ans à la suite du mariage de son frère en 1964.

En 1969, Marie-Claudine Le Gall alors âgée de 55 ans a préféré me laisser à la maison pour aller voir son fils qui faisait ses études du côté de Rennes et à son retour elle ne m'a plus jamais remise.

Jeanne Bodénès a dû me laisser de côté en 1970 quand elle a été hospitalisée à l'âge de 37 ans... Marie-Louise Corre, elle, a dû me retirer pour pouvoir passer son permis de conduire, sur demande du moniteur, qui estimait que je gênais pour la conduite ! Mais pour autant j'existe toujours et trône fièrement sur la tête de nombreuses plougastelenn qui me porteront toute leur vie.

Ainsi, en 1994, le journal Ouest France organise « *un hommage aux coiffes* » qui rassemble une cinquantaine de femmes en mon honneur. Il a été recensé que je suis encore portée par 85 plougastelenn (car elles n'ont pas toutes voulu venir poser pour la photo).



Hommage aux coiffes, Ouest France, 12 mai 1994

En 2013, Madame Cap qui a porté le costume toute sa vie m'a fait l'honneur de me sortir pour aller au bourg au mariage de son petit-fils. Et c'est à priori ma dernière sortie dans la continuité de la tradition...

Aujourd'hui, en 2022, il reste encore en vie une poignée de femmes qui m'auront donné cette notoriété mais je ne suis plus portée sur aucune d'entre elles. Merci à toutes ces femmes qui me sont restées bien tardivement fidèles, qui ne m'ont jamais quittée, moi la belle coiffe blanche qui dissimule et ordonne leur chevelure.

Madame Cap, collection privée



II.2 Les différentes occasions de porter la coiffe

J'ai été pendant très longtemps portée par les Plougastelenn et nous avons vu que j'ai beaucoup évolué au fil du temps. Il est vrai que les différentes occasions de me porter, en dehors du quotidien, sont nombreuses et il faut savoir que suivant les circonstances vous ne me verrez pas de la même manière...

- **La communion :**

C'est ma première étape dans ma vie. C'est en effet à ce moment que j'entre en scène. La petite Plougastelenn lors de la communion solennelle porte pour la première fois de son existence, à l'âge de 12 ans, l'habillement des femmes, coiffe comprise. En revanche, si leur apparence est encore enfantine, elles remettent le bonnet par la suite pour quelques temps encore.

À 14 ans, la troisième communion terminée, toutes les jeunes filles quittent le bonnet et me portent au quotidien. J'aurai tout de même l'occasion de les accompagner prestigieusement dès lors que ces jeunes filles participeront aux pardons en tant « qu'enfant de Marie » dans cette même tenue.

Ce costume blanc semble très ancien car il apparaît déjà sur la lithographie de Louis Caradec en 1850, avec peut-être une parure en cotonnade blanche, mais déjà on distingue les lacets bleus qui ressortent bien sur le blanc immaculé. Plus tard, je serai encore plus belle, toujours les ailes dépliées, dans des matières nobles tel que la dentelle ou le tulle brodé, tout comme le seront la taledenn et mes lacets.

Je semble avoir traversé les années, voire un siècle de 1850 à 1950 sans aucune modification. Et même plus car jusqu'à l'an dernier, en mai 2021, il y a encore eu une jeune Plougastelenn qui m'a honorée pour sa profession de foi.



Jeune communiant, collection familiale, 2021



Extrait du pardon des Oiseaux, peinture de Louis Caradec

- **Le mariage :**

Avant le mariage c'est moi qui annonce discrètement en chuchotant que la jeune fille s'est fiancée. En effet, les rubans de ma taledenn ne sont plus en cotonnade blanche mais en jolie dentelle, petit signe discret mais bien distinctif tout de même.

Le mariage, quel grand jour ! Car pour cette occasion je me dois d'être remarquable. Jusqu'en 1947 environ, je déploie mes ailes, ce qui me vaut des grands compliments, bien que la raison première soit un signe de respect devant Dieu.



Mariage collectif, 1920

Avec cette « *koef displeget* » comme on m'appelle, je suis toujours assortie à ma taledenn, à ses rubans, mes propres rubans également et au mouchoir porté sur les épaules. Ainsi, au fil du temps, je suis en organdi brodé, en tulle uni avec une fine dentelle, tout en dentelle par la suite et pour finir avec les dernières modes des années 50 en tulle brodé.

Mais attention je ne déplie pas mes ailes tout le temps. Pour moi c'est aussi un signe d'attachement à la terre, au monde paysan. Alors, si la plougastelenn se marie avec un marin, un ouvrier ou encore un militaire, dans ce cas mes ailes sont pliées et la coiffe est en coton blanc. Et surtout, dès le lendemain de la cérémonie et même pour les photos de mariage je replie mes ailes, même si le reste de la parure ne change pas.

En 1934, les premières robes de mariée blanche à la mode citadine apparaissent mais malgré tout, les mariages en costumes restent très nombreux. De 1947 à 1960 environ, quelle que soit l'origine des mariées, je suis pliée et toute petite. Cela permet de mettre plus en valeur les broderies et les perles du reste du vêtement. Madame Kervella de Kererault est l'une des dernières à s'être mariée en costume en 1962 dans la continuité du port du costume.



Photographie de Sabine Weiss, 1950

- **Le baptême :**

Le baptême a lieu très rapidement après la naissance, ce qui fait que la mère qui vient d'accoucher reste à la maison et l'enfant est accompagné de sa nourrice et de sa marraine. Et moi pour honorer la marraine dans ce nouveau rôle je déplie mes ailes ce jour là.



- **Le deuil :**

Au moment du deuil également, mon port a ses particularités. Il faut d'abord distinguer le grand deuil, dès lors que le défunt est un proche parent, du demi-deuil. Le grand deuil est porté par la famille du jour de l'enterrement et pendant toute une semaine ainsi qu'aux jours anniversaires.

Aussi, pour ces circonstances je suis obligatoirement neuve et non amidonnée et mes ailes sont dépliées, portée en pendant sur le devant des épaules. Ma taledenn est en fine batiste blanche unie. Lors des offices funèbres, les femmes revêtent le kapod, une grande cape en simple étoffe noire formée d'une capuche munie d'une petite visière arrondie et d'un mantelet couvrant tout le haut du corps, je suis donc entièrement dissimulée dessous, y compris mes ailes dépliées. Quelques fois, on trouvera sur le kapod des initiales brodées et un fermoir argenté qui sont les seules coquetteries.

Pour le demi-deuil, quand le défunt est un parent plus éloigné, ou après la période de grand deuil, je suis portée amidonnée et pliée.



Femme de Plougastel en deuil

- **Le dimanche :**



*"Dernières coiffes de Bretagne",
Christian Nicot*

Pour aller à la grand messe du dimanche, je dois toujours être portée « propre », c'est-à-dire nouvellement pliée. On dit alors de moi que je suis « fraîche ». Par la suite dans la semaine, je serai à nouveau portée si besoin pour aller au bourg le jour du marché ou autre ; et le dimanche suivant pour la basse messe. Les Plougastels alternent une semaine sur deux entre la grand messe et la basse messe.

A partir des années 30, le dimanche après-midi, je suis retirée, probablement dans le but de me préserver, et la femme reste en « sul dro ger » avec sa belle taledenn.

II.3 Et aujourd'hui, que suis-je devenue ?

J'ai été portée quotidiennement tardivement dans ma presqu'île, mais aujourd'hui plus personne ne me porte chaque jour. Pourtant je suis toujours là et on peut encore m'admirer, sous toutes mes formes et je peux continuer à vous conter mes histoires, et mes secrets.

Régulièrement je suis là les jours de pardons de la paroisse. À Plougastel il y a huit chapelles et chacune à son pardon. Bien sûr ils ne sont plus aussi importants qu'au siècle dernier mais grâce à quelques plougastelenn je peux encore y participer. (photo septembre 2016)



Pardon chapelle St Claude, LeTélégramme, sept. 2016

- **Le cercle celtique :**

Depuis 1946, grâce aux danseuses du cercle « Bleuniou Sivi » je revis occasionnellement. A l'origine j'ai commencé au sein du cercle avec ma dernière mode, ma taille et ma forme des années 50. Et grâce au travail de recherches et au talent des couturières, j'ai maintenant la chance de pouvoir ressortir dans tout un panel de mes différentes modes.



Danseurs du cercle en 1946, collection privée

- **La Fête des Fraises :**

Depuis plus de 70 ans, la Fête des Fraises se déroule chaque deuxième dimanche de juin. Si, à l'origine cette fête est la kermesse des écoles privées, elle est aussi l'occasion pour tous les Plougastels de revêtir le costume du pays et ils sont nombreux à vouloir perpétuer la tradition. Dès 1948, les jeunes m'ont permis d'être à l'honneur ce jour-là, et aujourd'hui encore elles sont tout aussi nombreuses à me porter fièrement.



Les jeunes du Tinduff prêts pour la fête des fraises, 1948, collection privée



La fête des fraises, 1992, collection privée

III L'entretien, un précieux héritage

Mon entretien à Plougastel se fait traditionnellement en cinq étapes. Mon lavage, mon amidonnage, mon repassage, mon pliage et enfin ma façon d'être rangée. Les Plougastels aujourd'hui essaient de perpétuer toutes ces traditions afin de m'entretenir au mieux. Je suis complexe et parfois capricieuse, c'est pourquoi il faut alors des mains expertes pour bien s'occuper de moi.

III.1 Le lavage

Nous commençons alors par l'étape du lavage. Vers le XIX^{ème} siècle, « *chaque Plougastelenn, pour être toujours propre devait avoir 144 coiffes.* » relate Charles Le Goffic. On se doute bien qu'une telle abondance de linge nécessite beaucoup de lessives. Pourtant celles-ci n'ont lieu que deux fois par an : au printemps, généralement pour les Gras et en automne, après les grands travaux d'été.

Pour ce faire, toutes les ménagères se regroupent ensemble, à l'intérieur de chaque village, pour mener à bien les différentes opérations. De grandes journées de lessives sont ainsi organisées.

« *Le jour des coiffes était un jour sacré.* » Nous rapporte Madame Kervella de Kerziou.

Ce jour-là, je suis amenée avec le reste du linge en charrette jusqu'au lavoir. De l'eau bouillante est préparée dans des chaudrons.

Au fond d'une énorme cuve percée dans le bas de plusieurs trous, une couche de linge est étendue, saupoudrée de cendre tamisée, puis une autre couche et ainsi de suite. Sur chaque rangée on verse un seau d'eau bouillante, l'eau s'écoule alors par des rigoles mais elle est aussitôt récupérée à l'aide d'une sorte de louche, appelée « *bogod* », et remise sur le tas.

Par la suite, les chaudrons et la cuve seront remplacés par la lessiveuse. Une fois lavée, il faut me rincer dans l'eau du lavoir. Chaque plougastelenn lave son propre linge mais cela se fait en commun au lavoir du village, chacune à sa place bien définie autour de celui-ci. Chacune retrouve « *sa pierre* ».



Lessiveuse, collection familiale

Le lavoir de Tinduff :

Le lavoir du village possède 14 places et 9 arrivées d'eau de source. Le lavage se fait ici avec de gros pavés de savon de Marseille. Les brosses, « Bross Vechou » sont faites par Per et Adrien, les aveugles de Lestraouen (un des villages près de Tinduff).



“La lessive au lavoir”, carte postale ancienne

Après l'arrivée du béton vers 1930, tous les gens du village se cotisent pour cimenter le lavoir ; et plus tard je serai lavée dans les maisons ou plutôt autour, où il y aura des constructions individuelles de lavoir avec une citerne au dessus. L'alimentation des citernes se fait par les eaux de pluie et quand celles-ci sont vides en été, il faut aller jusqu'au puits. Alors chacune peut laver ses coiffes à la maison.

Dans les années 1960 c'est l'arrivée de l'eau courante. À partir de ce moment là la lessive peut se faire à l'intérieur sur les cuisinières. Mais l'évolution va même au-delà de cela, car lors d'un témoignage j'ai pu comprendre que je peux être lavée en machine, toujours dans un filet pour préserver mes lacets.

Quand j'étais lavée autour des lavoirs, j'étais mise à sécher étendue au soleil sur les haies ou les talus. Aujourd'hui je suis mise à sécher sur un fil. Mais il faut faire attention à bien placer l'épingle bien sur le côté du kern. Et mon séchage se doit d'être fait sous haute surveillance (en faisant notamment attention aux oiseaux !).



Le séchage des coiffes du cercle, Le Télégramme, 2015

III.2 L'amidonnage

Une fois propre et sèche, il va falloir passer à l'étape de l'amidonnage afin que je puisse m'élever fièrement et avec élégance sur la tête des plougastelenn. Pour cela il faut au préalable faire la préparation de l'amidon. Les recettes de cette préparation varient également en fonction des personnes mais on peut se baser sur la suivante (utilisée par le cercle Bleuniou sivi) :

- 750ml d'eau
- 80g d'amidon en cristaux
- quelques noisettes de Saindoux
- un peu de paraffine

*Amidon, collection
familiale*



Pour commencer il faut délayer à froid l'amidon dans une partie de l'eau. Puis faire chauffer le reste de l'eau et mélanger le tout. Laisser cuire quelques minutes en évitant les grumeaux. Une fois cette préparation refroidie, j'y suis entièrement badigeonnée. Il faut toujours commencer par appliquer l'amidon sur l'envers de mes ailes et surtout bien insister sur le contour de mon kern. Quand je suis bien enduite sur l'envers, il faut procéder à la même opération sur l'extérieur, puis retirer l'excédent d'amidon à l'aide notamment d'une autre coiffe pas encore empesée. Et me voilà prête pour retourner au séchage !

III.3 Le repassage

Pour le repassage, je suis confiée à une professionnelle car c'est un métier d'être repasseuse à Plougastel. « *Seules les coiffes étaient données à repasser aux couturières de coiffes.* » nous certifie Louis Marie Bodenes dans son œuvre *Plougastel-Daoulas, ses villages, ses traditions*. En effet, durant le collectage, beaucoup de plougastelenn confirment que je suis la seule à aller chez la repasseuse, parfois accompagnée des taledenn mais rarement.

Au début, à la campagne, il y a une repasseuse dans les villages qui s'occupe d'un ensemble de foyer. Plus tard je serai déposée dans certains commerces au bourg où la repasseuse viendra me chercher et me ramenera une fois le travail accompli. Elles sont rémunérées pour leur labeur et il y a un prix par coiffe, pourtant elles ont chacune leur technique et « *il y a des repasseuses plus chics que d'autres* ». Aujourd'hui, vu la complexité de l'ouvrage et le manque de transmission, il devient de plus en plus rare de trouver une repasseuse pour s'occuper de moi, mais je garde espoir...

La technique du repassage :

Avant de me repasser il faut me mouiller, sauf mon kern, avec de l'eau et un peu de borax (Borate de Sodium). Une fois mouillée, il faut alors me rouler puis m'enrouler dans un torchon. Attendre ainsi deux à trois heures, que je prenne l'humidité.

Autrefois, le fer à repasser était chauffé sur la braise ou une plaque, aujourd'hui, il se fait avec un fer sans vapeur. On commence par repasser les lacets une première fois sur l'endroit puis une seconde fois sur l'envers. Ensuite vient le repassage de mes ailes. On repasse alors sur l'endroit des ailes pour que celles-ci brillent. On cherche à aller le plus loin possible et en insistant bien sur le coin, en allant jusqu'à la couture. Le tout se fait sur mes deux ailes. On continue la démarche avec le repassage du kern, qui sera également humidifié. On doit alors me plier en deux et me repasser dans le haut, en faisant bien attention de ne pas faire de faux plis. Puis on me déplie pour repasser le haut de l'envers, sans passer sur le pli du milieu. Pour terminer la tâche, on enroule mes rubans sur mes ailes en marquant le pli à la main.

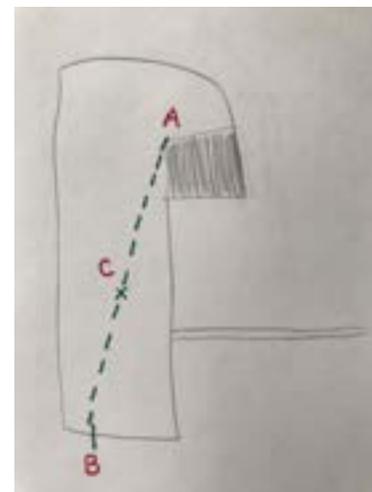
III.4 Le pliage

Selon René Yves Creston « *La coiffe de Plougastel est sans doute [...] l'une de celles dont le pliage et le montage des différentes pièces qui la composent sont le plus compliqués.* ». On entend dire que « *chacune à son chic pour plier sa coiffe. On remarque les bons plis de certaines, en général celles qui plient pour elle-même.* ». Il paraît même que les hommes, demeuré jusqu'à présent loin de toutes les tâches concernant mon entretien, mais le remarquent quand je suis mal pliée. Il faut dire que nous ne sommes pas toutes si simples à plier, tout peut dépendre d'une couture. « *Son pliage s'effectue sur les genoux et elle s'attache par un simple épinglage sur la taledenn.* »

Y. Creston

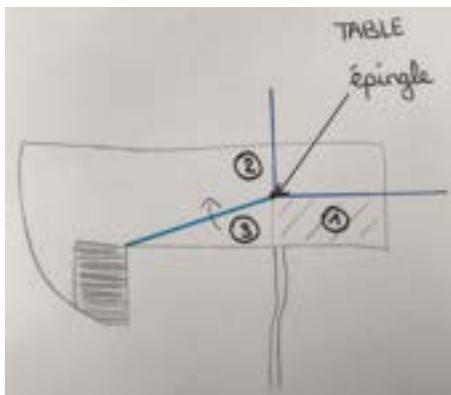
Alors, comment plie-t-on la coiffe de Plougastel ?

Il faut imaginer la diagonale qui part du kern (A) jusqu'au point B. Le point B marque un bord plus large du côté du lacet. Le point C est plus près du bord, comme nous pouvons le voir sur le schéma ci-contre.



Suivre les différentes étapes :

1. Placer l'épingle sur l'angle de la table.
2. La lisière sur la table, parallèle au bord de la table.
3. Plier d'abord le côté avec le lacet. (1)
4. Plier ensuite l'autre côté sur l'autre bord de la table.(2)
5. Ramener le reste vers la lisière pour marquer la diagonale de l'angle. (3)



(Technique transmise par Anne-Marie Soubigou qui la tient de sa mère, Louise Le Bras, qui était la préposée, du village de Rossermeur, à plier les coiffes.)

Ceci est une technique, mais certaines peuvent plier sans l'aide de la table, elles utilisent alors leur bouche et leurs deux mains. Le tout se fixe à l'aide d'une seule épingle. « La coiffe, pour se présenter correctement pliée comme il convient réclame des mains expertes et des épingles. Mais une fois ce léger édifice en place, quelle réussite, quelle chaste d'élégance, quel parachèvement de l'ensemble. » dit de moi Auguste Dupuy en 1951.



III.5 Le rangement

Dans mon pays de Plougastel, je suis rangée dans un panier prévu à cet effet, appelé tout simplement « panier à coiffes ». À 14 ans, âge où la jeune fille passe du costume de petite fille à celui de femme, elle commence alors à me porter sur sa tête. Chaque jeune fille, à ce moment de sa vie, reçoit en cadeau un panier à coiffes ainsi que douze coiffes neuves. Mais cela pouvait arriver parfois de partager un panier dans la famille. Dans ce cas, chacune avait son emplacement dans le panier. Aujourd'hui je suis rangée dans des boîtes en carton.



Le « panier à coiffes »:

Celui-ci est toujours fait en osier. Selon la richesse de la famille, il peut y avoir un ruban inséré dans les anses ainsi que sur le pourtour. Sa taille a évolué, en fonction de son ancienneté ou peut-être en fonction de ma propre évolution.



Paniers à coiffes, collection familiale

Le panier à coiffes est ensuite, lui, rangé dans l'armoire, souvent dans le bas. Je suis ainsi protégée de l'humidité. Je suis alors soigneusement rangée à plat et ne suis montée qu'au moment de mon utilisation. Mais aujourd'hui je ne suis plus rangée pliée en deux, car au dépliage il y a des plis non voulus qui se forment. Comme vous pouvez le constater maintenant, mon entretien semble bien compliqué et surtout très long car il nécessite beaucoup d'étapes différentes, et beaucoup de savoir-faire.

Conclusion

Moi, Elisa Douillard, fière de mon terroir, j'espère avoir apporté à travers ce dossier de nouvelles informations concernant la coiffe de mon terroir, élucidé certains de ses nombreux mystères. Avant la réalisation de ce dossier, je pensais la connaître, mais je me suis trompée. Je n'ai pas cessé de découvrir de nouvelles choses tout au long de mes analyses d'iconographies ou autres, de mes entretiens avec les anciennes de la commune, qui l'on portée étant jeunes. Ce travail a été très enrichissant et je ne doute pas qu'il soit terminé. Il y a encore tellement de secrets qu'elle ne nous a pas encore dévoilé. J'ai notamment retrouvé dans une vieille maison de famille une coiffe dont je ne connais pas l'origine. Je ne l'ai retrouvée sur aucune photo, aucune peinture. À l'heure d'aujourd'hui je suis même incapable de dire à quel costume elle correspond en raison de son bord de dentelle inédit sur une coiffe pliée. Mais après cela, je retiendrai une chose : la coiffe est vraiment un bien très précieux, alors comme le disent les plougastelenn :

« Touche à tout sauf à ma coiffe ! »



Une mystérieuse coiffe, collection familiale

Remerciements

Je tiens à remercier tout d'abord ma famille pour leur soutien et tout particulièrement ma mère pour son aide précieuse lors de mes recherches liées à la confection de ce dossier ainsi que pour l'entière réalisation du perlage de mon costume.

Merci à Mesdames Anne-Marie Soubigou, Anne-Marie Le Gall, Lisette Kervella, Mimi Kervella, Marie Louise Hamon, Marie-Jo Kervella, Anne-Marie Hamon, Annick Douillard, Francine Kervella pour leur témoignages enrichissants lors de nos différentes rencontres. Merci également à celles qui ont répondu avec enthousiasme à ma demande mais que je n'ai pas encore pu rencontrer.

Merci également à Alain Le Berre, brocanteur à Douanenez pour toutes ces informations qu'il a pu apporter.

Merci à Bertrand Thollas, co-auteur du livre Le costume du Trégor-Goëlo, pour le temps consacré à me parler des coiffes de Bretagne.

Je remercie aussi Pascal Malleron pour son témoignage et ses nombreuses anecdotes et Jérémie Bourdoulous.

Merci à Diane et Patricia Soubigou pour leur aide au lancement de mes recherches.

Merci aussi à mes deux mamies pour le montage de mon costume.

Un grand merci à mes amis danseurs du cercle Bleunioù Sivi pour leur confiance, leur aide, et leurs encouragements.

Merci à Mathieu Le Guern et Laurence Le Gall pour les séances photos.

Je remercie également le jury du festival de Cornouaille pour l'attention et le temps consacré à la lecture de ce dossier.

Enfin, merci à mon cavalier, Antoine, pour m'accompagner et me soutenir lors de cette grande aventure.

Sources

- Plougastel-Daoulas, ses villages, ses traditions, Louis-Marie Bodenes
- La France illustrée – Costumes breton, Auguste Dupcuy
- Un carnet de croquis et son devenir, F-H Lalaisse et la Bretagne, Denise Delouche
- Costumes de Cornouaille, Katherine Hentic
- Le costume breton, Marie-Claude Monchaux
- Le Pays de Plougastel, Marie-Joseph et Hervé Quintin
- Le costume breton, R.Y Creston
- Plougastel, Le temps retrouvé, Roland Eléouet
- Coiffes et costumes en Bretagne autrefois, Georges-Michel Thomas
- Coiffes de Bretagne, Yann Guesdon (Coop Breizh)
- Etude de Madame Cabasse, Conservateur-conseil de l'association 'les amis du patrimoine de Plougastel'
- Ar Men n° 36 et 37, Mône Guilcher
- Plougastel, mémoire en images, Hervé Quintin
- Au pays des fraises, Charles Le Goffic
- Dernières coiffes de Bretagne, Christian Nicot
- Mathurin Méheut, au pays des fraises, le costume de Plougastel, Marie-Joseph Quintin
- Coiffes de Bretagne, Yann Guesdon
- Plougastel-Daoulas, Notes sur sa situation économique, Jean Choleau
- Economie, vie sociale et démographie de Plougastel au XVIIIème siècle, Renée Bothuan
- Costumes Bretons, la France illustrée, Auguste Dupouy
- Brest et sa région, Louis Le Guennec
- Contribution a l'étude des costumes des paysans bretons avant 1800, Charles Laurent
- Centre de Recherche Bretonne et Celtique (CRBC)
- Musée de la Fraise et du Patrimoine, Plougastel-Daoulas
- Recueil de paroles, Tinduff (23/10/2021)
- Film « Le choix de Naïg », Marie-Laurence et Franck Delaunay
- Film « E-giz, l'art du costume, Plougastell-Daoulaz »



1ère de couverture : Photographie d'Elisa Douillard par Mathieu Le Guern, chapelle St Gwenole, 2022

4ème de couverture : Panel des coiffes du cercle celtique Bleuniou Sivi photographié par Laurence Le Gall, chapelle St Gwenole, 2022

